

Menaud maître-draveur

Un homme et son pays

Lucille Roy Hewitson

Volume 11, numéro 6, novembre-décembre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29736ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hewitson, L. R. (1969). Menaud maître-draveur : un homme et son pays.
Liberté, 11(6), 89–98.

Menaud maître-draveur: un homme et son pays

S'il est un rôle dans la littérature canadienne-française qui domine incontestablement tout autre, c'est sans doute celui de la terre elle-même, présence réelle, constante, colossale. Depuis *Maria Chapdelaine* jusqu'au lyrisme de *Terre Québec*, le sol québécois se meut souverainement dans les destins de ses habitants, pour les exalter ou les écraser. Et qu'est-ce que *Menaud maître-draveur*, sinon l'affirmation la plus convaincante de la filiation intime du sang et de la sève qui lie l'homme à son terroir avec toute la puissance d'une fatalité, l'indéniable consanguinité de l'âme et du sol nourricier, dont le poète Chamberland se fera plus tard le chantre et la voix ?

*
* * *

Le lien de profonde parenté avec l'âme du pays chez Félix-Antoine Savard est l'oeuvre de la tendresse humaine. En effet, si vive est la sensibilité de son héros que chaque point de l'horizon paraît à celui-ci aussi familier que les animaux domestiques, que tous ils semblent faire partie d'un seul et immense patrimoine⁽¹⁾. Et toujours il va, cet homme du terroir, « le coeur gonflé de mille choses ineffables »⁽²⁾, comme « absorbé dans un échange, jouissant d'une intimité ». L'amour scelle le lien entre l'homme et son pays : il engage la communion.

(1) *Menaud maître-draveur*, Montréal et Paris, Fides, 1967, pp. 48-49.

(2) *Ibid.*, p. 109.

(3) *Ibid.*, p. 161.

Par l'affection, le héros de Savard opère une espèce de transfusion de ses valeurs propres à son sol natal, lui prête jusqu'au reflet de son âme humaine, le transfigure et le personifie. Aussi retrouvons-nous dans *Menaud maître-draveur* une nature dotée d'une sensibilité humaine, souffrant des mêmes échecs que l'homme et se réjouissant des mêmes joies. On est loin ici des bois sinistres de *Marie Chapdelaine*, où tout était inhumain, mystérieux et néfaste :

« Maria frissonna tout à coup et songea aux secrets sinistres que cache la forêt verte et blanche. C'est vrai ce que disait là Lorenzo Surprenant ; c'était un pays sans pitié et sans douceur. Toute l'inimitié menaçante du dehors, le froid, la neige profonde, la solitude semblèrent entrer soudain dans la maison et s'asseoir autour du poêle comme un essaim de mauvaises fées, avec des ricanements prophétiques de malchance ou des silences plus terribles encore »⁽⁴⁾.

Et si cette nature impitoyable finit par parler à Maria le langage de l'homme, ce n'est qu'après avoir été dominée et apprivoisée par celui-ci, pour lui donner la conscience de son enracinement. Comme si par ses labeurs incessamment répétés au cours des générations, le paysan versait à la terre qu'il a conquise et maîtrisée un peu de sa substance propre, cette partie insaisissable de l'être qui constitue l'héritage éternel d'une race. Mais le pays de Ringuet ne paraît avoir retenu que les marques les plus physiques et superficielles de ces traces ancestrales : sa terre reste « immuable et insensible, sans tendresse comme sans compassion »⁽⁵⁾, perte inestimable que Savard ne tardera pas à compenser. Car si celui-ci s'impose à la postérité, ce sera sans doute pour avoir su rendre à son sol natal une épaisseur humaine et une voix fraternelle. L'immense pays de Menaud a « ses sourires, ses voix, ses chants d'amour et ses appels de détresse, tout comme un être de chair et de sang »⁽⁶⁾. De fait, la nature semble y avoir acquis jusqu'à la fierté de l'homme, un noble orgueil, qui, aux yeux de Menaud, pousse chaque champ à rivaliser avec les autres, de fécondité et de générosité :

« [...] Jamais il n'avait tant aimé ce sol jaune où il avait pris souche, ce sol libre parmi tous les sols, avec

(4) Louis HEMOND, *Marie Chapdelaine*, Montréal et Paris, Fides, 1967, p. 152.

(5) RINGUET, *Trente Arpents*, Montréal et Paris, Fides, 1967, p. 218.

(6) *Menaud maître-draveur*, op. cit., p. 152.

ses champs isolés les uns des autres, par les haies de ses mascots et de ces cerisiers, tous à contre-pente l'un de l'autre, et jaloux, chacun de dire, en secret, son mot au soleil, à la pluie, fiers, chacun, d'avoir sa petite enclave de terre à blé, de pacage, de jardins, pourvus, chacun, de ses bouleaux pour le feu d'hiver de ses aulnes pour le four, le lien ou la tisane, de son abatis pour le seigle d'automne [...] »⁽⁷⁾.

D'ailleurs, dans la communion de l'homme avec son terroir, le héros de Savard rencontre la nature à mi-chemin. Tout en personnifiant le pays, celui-ci semble souvent se dépersonnaliser lui-même, en se confondant avec la grandeur majestueuse de sa terre. Ainsi, Menaud arrive à si bien s'identifier avec son sol natal qu'il devient malaisé de distinguer ce visage couvert de « rigoles », gris et décharné de ses terres de Mainsal où il vit enraciné⁽⁸⁾. Tant il s'est grandi à la mesure de son pays et des forces élémentaires qui les régissent tous deux. La parenté intime entre Menaud et sa terre, née de son affection, voire de sa passion, les unit l'un et l'autre dans un seul élan, dans une même coulée de sève créatrice.

Le mouvement : c'est le sens même de cette communion, la dimension profonde de la durée. Le héros de Savard participe au devenir secret de sa terre ; il n'a pas pour tâche de répéter le passé, mais de la prolonger en faisant renaître en lui la vitalité intégrale de ses ancêtres. Ce feu, moteur de l'héroïsme de la race, entrevu par intermittance chez Menaud, Joson et Alexis, c'est, en deçà de ces vertus sacrées qui ne doivent pas mourir, comme la flamme ou l'élan vital qui les anime tous⁽⁹⁾, en projetant l'homme sur la route de sa destinée. Ainsi, comme le dit André Major, le présent devient-il « actualisation du passé et bond vers l'avenir »⁽¹⁰⁾. Certes, un tel dynamisme, ressurgissant des profondeurs du sang, exhale « l'haleine des pays neufs, un je ne sais quoi de sain, de

(7) Ibid., p. 105.

(8) Ibid., p. 35. Cf. *ibid.*, p. 150 :

« Menaud, lui, s'était assis au pied d'une épinette, et personne ne l'eût distingué d'entre les racines ».

(9) *Félix-Antoine Savard*, « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », Montréal et Paris, Fides, 1968, p. 44.

(10) Voir *Menaud maître-draaveur*, *op. cit.*, p. 57 :

« On eût dit que la flamme réveillait le sang engourdi de cette race ».

jeune, de viril et de mystérieux »⁽¹¹⁾, qui est, chez un peuple, garant de force et de durée.

Mais Marie ne participe guère à l'élan des héros de la lutte. Chez elle, la durée reste une force statique, une espèce de résistance à tout changement, opérée par un mélange prodigieux du culte des vertus ancestrales et de l'amour des siens. Car cette double fidélité lui permet d'inculquer directement en ceux qu'elle aime, non pas l'élan vital des anciens, mais leur nature elle-même, consciente et réalisée, leurs qualités d'esprit et de cœur. Espèce de gardienne des vertus de sa race, la femme chez Savard exerce sur l'homme un étrange pouvoir d'apaisement, qui tient longtemps Menaud enraciné, calmant jusqu'à la fougue du jeune Lucon. Et le rêve de Marie n'est pas loin, en somme, de celui que Gildore de *la Dalle-des-Morts* entreverra plus tard dans le cœur de sa fiancée, — un rêve de paisible pérennité :

« Toi, chère petite, dit-il, c'est tout simple ce que tu vois dans ton désir, c'est une vie bien égale, bien unie, pareille à mon lot de terre et toute d'une pièce là, devant toi. — Et tu me regardes aller et je te regarde venir. Et du matin au soir et du soir au matin, c'est ainsi que nous allons de l'un à l'autre, tout joyeusement, tout paisiblement, aujourd'hui et demain et toujours »⁽¹²⁾.

Mais un cri mystérieux vient rompre la continuité de cette paix agreste. L'appel de la nature sauvage et libre s'introduit dans l'univers de Savard comme un foudroiement interne, un puissant appel à l'héroïsme latent, une provocation :

« Le décor a provoqué !

« Un héraut invisible, dans tous les défilés de la montagne, a sonné du cor.

« Alors, de tous les points, les preux sont accourus.

[...]

« De chaque motte de terre, de chaque sentier sourdent des voix, et dans le vent d'énergie, Menaud croit entendre que des voix appellent.

« Aussi, son âme, ce matin, est-elle comme la cuve de

(11) Ibid., p. 75. Cf. *ibid.*, p. 34 :

« Avec ferveur, Menaud répéta : Une race qui ne sait pas mourir !
« Il se tenait là, fixé sur ces mots d'où jaillissaient une force, une jeunesse, quelque chose de comparable au printemps merveilleux de Mainsal avec ses explosions de vie après le froid, la neige, les six long mois d'hiver ».

(12) *La Dalle-des-Morts*, Montréal et Paris, Fides, 1965, p. 113.

forge quand le forgeron y plonge son fer rouge [...]»⁽¹³⁾.

Pourvue des « paroles magiques » des héros du passé et de « philtres embaumés »⁽¹⁴⁾, la nature ensorcelante prend ici tout l'aspect d'une maîtresse ou d'un adversaire appelant l'homme à l'affirmation de sa virilité. Aussi le combat reste-t-il foncièrement loyal et noble : entre l'homme et sa terre, il y a, dans les mots d'André Renaud, « connivence et respect mutuel »⁽¹⁵⁾. C'est dans la lutte avec la fureur de son sol natal que l'homme prend conscience de toutes les puissances engourdies dans ses veines, forces héréditaires venues du passé et vouées à l'avenir. Sa prouesse, Menaud le devait « à la terre qui avait donné, depuis trois siècles, le meilleur d'elle-même, pour que la race fût forte, hardie, vaillante, souveraine »⁽¹⁶⁾.

Pour la première fois dans la littérature canadienne-française, la nature combat l'homme non plus pour l'accabler, mais pour l'exalter. Car si Maria Chapdelaine subissait le charme des grands centres industriels, c'était surtout par lassitude d'une lutte où, sur le plan moral, l'homme était toujours vaincu :

« Le bois... Toujours le bois, impénétrable, hostile, plein de secrets sinistres, fermé autour d'eux comme une poigne cruelle qu'il faudrait desserrer peu à peu, année par année, gagnant quelques arpents chaque fois au printemps et à l'automne, année par année, à travers toute une longue vie terne et dure.

« Non, elle ne voulait pas vivre comme cela »⁽¹⁷⁾.

Avec Ringuet, le combat entre l'homme et sa terre était devenu encore plus mesquin. Dans *Trente Arpents*, chaque adversaire ne cherchait qu'à asservir ou à étouffer l'autre, dans une prise de possession mutuelle ayant tous les aspects du viol le plus humiliant. Jaloux l'un de l'autre, le paysan s'em-

(13) *Menaud maître-draveur*, op. cit., pp. 161-163. Cf. *La Dalle-des-Morts*, op. cit., p. 25 :

« [...] Il a toujours fini par se laisser séduire [...] par un étrange appel, au loin, et si fort, semble-t-il, cet appel, que tous ceux qui l'écoutent en sont ensorcelés ».

(14) *Ibid.*, p. 35.

(15) *Ibid.*, Présentation, p. 25.

(16) *Ibid.*, p. 103. Cf. *ibid.*, pp. 107-108 :

« Les coureurs de bois, eux, avaient conquis sur la forêt elle-même leur hardiesse au milieu des périls, leur endurance à la misère, leur ingéniosité dans tous les besoins.

« Ils s'étaient fait une âme semblable à l'âme des bois, farouche, jalouse, éprise de liberté ».

(17) *Maria Chapdelaine*, op. cit., pp. 163-164.

ployait à marquer sa terre de son signe pour mieux le dérober à autrui⁽¹⁸⁾, tandis que la terre prenait sa revanche en possédant à son tour celui qui l'avait cru posséder⁽¹⁹⁾. Ainsi, Euchariste Moisan devait finir par se voir « cloué pour la vie » par tous les membres entre les limites de son terroir, maître impitoyable qui l'avait marqué jusque dans sa physionomie. Il avait conquis sa terre, pour en devenir l'esclave.

Cependant, la lutte régénératrice entre Menaud et son pays trouve chez Savard lui-même un puissant contrepoids. C'est l'amour-pitié qui s'oppose à l'amour-passion, — ce rêve d'une vie douce, imperméable aux bourrasques de l'extérieur, dont la tisserande voudrait envelopper les siens comme d'une chaude couverture :

« Un rythme la berçait de droite à gauche. De ses deux bras harmonieusement levés l'un après l'autre, elle semblait battre la mesure à quelque mystérieuse musique, cependant qu'à la trame de cette lourde étoffe grise, elle insérait toute la chaleur de son être pour son père, pour Joson, qu'elle protégeait ainsi contre le froid qui glace là-bas le cœur des hommes »⁽²⁰⁾.

Entremêlant, dans ses prières, ses vœux aux desseins du monde surnaturel, la femme devient ainsi une espèce de génie du foyer, dont la mission est de tisser entre des êtres des liens de tendresse et de paix⁽²¹⁾. Se souciant moins du destin de l'homme que de son bonheur immédiat, elle a le tort de confondre trop facilement la sévérité intérieure avec la sécurité

(18) Voir *Trente Arpents*, op. cit., p. 183 :

« [...] l'alliance avec la terre, la vieille terre des Moisan, dont chacun de ses gestes prenait possession, que chaque sillon tracé par lui marquait de son signe, que chaque clôture refaite de sa main barrait aux autres. Qui chaque année devenait un peu plus son épouse et sa maîtresse, sa suzeraine et sa servante, à lui Etienne Moisan ».

(19) Ibid., p. 129. Voir à ce sujet Réjean ROBIDOUX et André RENAUD, *Le Roman canadien-français du vingtième siècle*, Editions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 48 :

« La terre avilit Euchariste Moisan, l'aveugle de ses promesses, le rend avare, mesquin, sournois[...] ».

(20) *Menaud maître-draveur*, op. cit., p. 38. Cf. *ibid.*, p. 31.

« Et tandis que, tout autour, comme une couverture qu'une femme étale sur un lit, s'étendait la grande paix dorée du soir... »

(21) Voir *ibid.*, p. 45 :

« Alors, commença la longue prière où défilait tout le ciel : Dieu, la Vierge, les anges, les grands saints de la protection... lentement... en une procession de lumière et d'amour. »

matérielle, sacrifiant volontiers ce qu'elle ne comprend guère à ce que le passé lui a rendu presque palpable et familier⁽²²⁾. Sa loi n'est pas celle du combat loyal, né d'une exigence réciproque entre le héros et sa terre, mais de l'alliance sacrée, d'un don mutuel où l'homme ne reçoit que dans la mesure où il se sacrifie. La nature n'est plus ici la maîtresse passionnée qui provoque l'amant, mais une épouse fidèle et juste :

« On sème : le geste est large. On donne à la terre en fringale tout son content de blé [...] »

« Puis, on s'en revient au couchant et l'on s'endort d'un bon sommeil comblé de rêves de gerbes, de promesse de pain »⁽²³⁾.

Petit bonheur quotidien, à la mesure de l'homme de la plaine, qui pâlit singulièrement auprès de la joie sauvage de l'homme des bois. Au bien-être de la solidarité, Savard a su opposer l'enchantement de l'identification, où l'homme renaît, un et multiple, dans une libération totale du moi. Et la danse des flotteurs sur le bois déchaîné reste parmi les plus beaux passages de *Menaud maître-draaveur* :

« Parfois, un fantasque s'élançait sur une bille en flot, dansait le balancé ou chantait 'Rossignolet sauvage' jusqu'au seuil du rapide.

« Le danger disparu, on se piétait de nouveau, joyeusement : car le sang de cette race était jeune au soleil ; et les gars fringuaient dans les périls comme si toute la fougue du printemps était entrée en eux.

« Et, pique et pique et gaffe encore ! au grand soleil qui forgeait les muscles et dégoudissait les sèves dans la coupe bruyante où défilaient les prouesses viriles et les légendes du passé ! »⁽²⁴⁾

(22) Voir *ibid.*, p. 127 :

« Il y a de la bonne terre : ce serait plaisant de vivre icitte... tranquille, murmura la pauvre, entre deux sanglots. »

(23) *Ibid.*, pp. 92-93. Cf. *ibid.*, pp. 106-107.

(24) *Ibid.*, p. 78. Cf. *ibid.*, pp. 57-58 :

« Tout cela semblait remonter de la profondeur du sang.

« Tout cela rappelait que les pères avaient été, d'un océan à l'autre, et même dans tous les périls, les plus gais des hommes, les fidèles échos de ce monde sonore, les amants passionnés de cette nature aux belles images sans cesse renouvelées [...] »

« La danse allait, légère, sur la pointe des pieds, comme pour un envol, et vêtue de feu.

« Délivrés, inlassables, ils exprimaient, chacun, sa vie propre. Ils révélaient par les bras, les pieds, les yeux, les cris poussés dans la frénésie des cadences, ce qu'ils avaient reçu du passé et appris par eux-mêmes : ils animaient d'une sorte de lyrisme sauvage tout ce décor de misère. »

Ainsi le héros de Savard apprend-il à passer de l'acceptation passible d'un bonheur reçu de l'extérieur, fût-ce de Dieu lui-même, à la participation active aux destins de son pays. Reniant les vertus traditionnelles de patience et de pardon, il affirme sa volonté d'autolibération, pour rester fidèle à ses ancêtres, qui ont « marché, canoté, des mois et des mois, pour fixer des frontières »⁽²⁵⁾, se distinguant surtout par leur courage et leur dynamisme. Menaud, Joson et Alexis sont de ceux que le bonheur même ne saurait maintenir longtemps dans la servilité.

En se libérant, le héros de Félix-Antoine Savard voit s'opérer à l'intérieur de son être une manière d'éclatement psychique⁽²⁶⁾. Dans le temps et dans l'espace, il respire plus amplement, mariant en lui le passé et l'avenir au présent, et le pays entier à sa terre. Comme si en renaissant plurielle elle devenait également plus profonde et plus vaste, l'âme révoltée de Menaud brise les limites de son foyer pour embrasser l'ensemble d'un pays et d'un destin collectif. Tandis que Josime, comme le paysan de Ringuet, se complaît à tourner inlassablement dans le même champ, avec pour tout souci celui du lendemain⁽²⁷⁾, le vieux Menaud a appris à parler comme s'il était « à lui seul tout un peuple et qu'il eût vécu depuis des siècles »⁽²⁸⁾. Et cette voix venue des lointains de la

(25) Ibid., p. 180.

(26) Voir SAVARD, in André MAJOR, op. cit., p. 25 :

« Marcher ! partir entre les arbres. Aller sans murs, limites, barrières, défense. Etre libre ! Dilatation vitale de l'âme ».

(27) *Menaud maître-draveur*, op. cit., p. 96. Cf. *ibid.*, p. 180. Cf. également RINGUET, op. cit., p. 225 :

« A qui leur eût demandé s'ils aimaient la terre, c'est-à-dire l'ensemble des champs planes où bêtes et gens sont semés de façon éparse par un semeur au geste large, s'ils aimaient ce ciel libre au-dessus de leur tête ; et les vents, et la neige, et la pluie qui faisait leur richesse ; et cet horizon distant et plat : à celui-là, ils n'eussent répondu que par un regard étonné. Car ce qu'aimait Euchariste, c'était non la terre, mais sa terre ; ce qu'aimait Etienne, c'était cette même terre qui s'en venait à lui, à laquelle il avait un droit évident, irrécusable. Ils étaient les hommes non de la terre, mais de leur terre » (souligné dans le texte).

(28) Ibid., p. 61. Cf. *La Dalle-des-Morts*, op. cit., p. 106 :

« Eh bien ! parfois c'est plus grave qu'un chant d'oiseau. C'est comme si tout le grand pays s'en venait là. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et je vois des lacs et des rivières et même la prairie sans fin où ma grand-mère est née. — Et je vais dans cette vision-là en toute liberté. Et c'est comme si je devenais plus que Gildore... ou un autre Gildore... je ne sais. Un Gildore aux longs bras et aux longues jambes. »

race, toute vibrante de l'immensité du pays, cette voix est aussi présage de l'avenir. Comme le dit Josime, son message est avant tout un « avertissement »⁽²⁹⁾.

Dans l'oeuvre de Savard, l'affranchissement de l'homme se lie intimement à celui de sa terre. C'est la voix du pays qui donne au héros la conscience de son destin : et celui-ci a pour mission de capter et de réaliser les forces latentes de son sol natal, qui sourdement l'appellent :

« Tout, même les misères, même la neige, tout suppliait :
— Tu ne nous abandonneras pas !

« Tout s'agrippait à lui et murmurait :
— Depuis trois siècles... que nous avons confiance en ton sang ! »⁽³⁰⁾

Et la terre dicte à l'homme le destin qui doit la délivrer :
« Il [Menaud] était devenu comme le centre d'une ronde ensorcelée. Les quenouilles, les herbes, les saules, tout cela lumineux, vivant, tournait autour de lui et criait : 'Va-t'en tu n'es pas une bête de souches ! Va-t'en ! toi, le piqueur d'embâcles ! Va-t'en ! toi, le batteur de montagnes ! Reprends les vieux chemins de liberté et marche ! Avant partout !' »⁽³¹⁾

Eveillé à toutes ses puissances héréditaires, conscient des lois de son devenir, le héros de Félix-Antoine Savard atteint à une sérénité intérieure qui le porte au-delà de la lutte elle-même. Car le sentiment de révolte à la racine du combat se manifeste ici essentiellement comme un effort vers l'affirmation de soi, devenant superflu en présence de la fougue de la nature, moment où l'homme se possède vraiment. Aussi Menaud pourra-t-il se demander ce qu'il était venu faire, avec ses pensées de violence, dans une fête du printemps, où « partout montaient le cantique de joie, le cri de liberté des champs, des bois, des montagnes »⁽³²⁾. Et son âme y prendra l'aspect de ces « lacs solitaires encavés au milieu de la passion des montagnes »⁽³³⁾. En délivrant son pays, le héros se délivre

(29) Ibid., p. 213.

(30) Ibid., p. 177. Cf. *La Dalle-des-Morts*, op. cit., p. 63 :

« Et parfois, c'est comme si le pays lui-même engendrait en nous les hommes dont il a besoin ».

(31) Ibid., p. 208.

(32) Ibid., p. 101.

(33) Ibid., p. 177.

lui-même : il conquiert une paix, qui n'est pas absence, mais dépassement.

*
* *

Une communion si intime qu'elle mène à l'identification, voire à la fusion régénératrice de l'homme et de sa terre, une poussée créatrice vers la conquête de l'avenir, dynamisme héréditaire transmis par le sang et gage de la durée, la provocation mystérieuse du pays à l'héroïsme naissant, l'appel à la lutte qui exalte et fortifie, la dilatation de l'âme dans le temps et dans l'espace, la libération mutuelle du moi et du terroir, tels sont les liens invisibles qui rattachent le héros de Félix-Antoine Savard à l'âme de son sol natal, dans un engagement qui est à la fois entente et participation. Et peut-être est-ce avant tout cette trame secrète de *Menaud maître-draveur* qui a valu à l'oeuvre et à son auteur ces gages de succès que sont l'universalité et la durée.

LUCILLE ROY HEWITSON